

# La Chronique des Bois d'Ombre

SEB LE RÊVEUR



# La Chronique des Bois d'Ombre

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Murmure des Cendres	4
Chapitre 2 : La Confrérie du Chêne Vert	6
Chapitre 3 : L'Échiquier de la Duplicité	8
Chapitre 4 : Le Serment de l'Ombre	10
Chapitre 5 : La Confession Murmurée	13
Chapitre 6 : Le Serpent dans le Jardin Royal	15

# Chapitre 1

## Le Murmure des Cendres

La forêt de Sherwood, d'ordinaire si bruyante de ses chouettes et de ses craquements nocturnes, se taisait. Non un repos, mais une attente, lourde, palpable. L'odeur d'une fumée de bois froid, une réminiscence de foyer éteint accrochée aux vêtements, flottait déjà dans l'air immobile de la petite clairière oubliée. Un parfum incongru dans cette nuit d'automne, un signal aussi subtil qu'un murmure dans le vent.

Je n'empruntais pas une route, mais un sentier tortueux, une sente à peine tracée entre les fourrés denses et les troncs noueux. Le sol sous mes bottes de cuir souple était un tapis changeant, d'abord terre battue, puis un amas craquant de feuilles mortes où je posais mes pas avec une légèreté calculée. Plus loin, le terrain s'était fait spongieux, gorgé de l'humidité des pluies récentes. Les semelles s'enfonçaient légèrement, un \*ploc\* étouffé, infime, que j'effaçais de ma concentration. Une branche basse effleurait parfois mon visage, libérant un parfum amer de sève et de mousse.

À l'entrée de la clairière, sur la sente même, gisait une brindille d'aulne, fraîchement cassée. Pas un accident. Un signe, déposé pour moi seul. Je savais qu'il était là, fondu dans le décor, patient.

Je m'immobilisai, les genoux fléchis, le corps prêt à fondre dans l'ombre si le danger se révélait. Mon regard balaya l'obscurité, affûté comme celui d'un faucon. Alors, mon pied droit glissa en avant, cherchant appui sur les orteils, prêt à se figer. Ce n'était pas un visage qui percuta ma rétine, ni un mouvement distinct. Contre le tronc crevassé du chêne millénaire, familier dans sa rugosité, une tache plus sombre, une forme qui n'appartenait pas au bois, brisait l'unité de l'écorce.

Sa silhouette, une bosse discrète, presque fondue dans l'arbre, se révéla. L'homme était accroupi, le dos calé contre le chêne, les genoux remontés vers sa poitrine, ses bras croisés. Sa cape de laine sombre se confondait avec l'ombre portée de l'arbre. Il attendait, immobile comme une souche. Une poignée de glands secs roulait près de sa botte gauche. Une gourde de cuir brun, presque vide, reposait à portée de main. Une brindille de bouleau aux feuilles jaunies était posée sur le revers de sa cape.

Le silence pesait, si lourd qu'il en devenait presque un son. Je soulevai à peine le talon de ma botte droite, puis le laissai retomber d'un souffle, éraflant avec intention la surface rugueuse d'une racine exposée. Un \*grincement\* à peine audible, un murmure de cuir contre le bois, notre signal dans la nuit.

La réponse fut chirurgicale. La base de son cou, juste au-dessus de son épaule gauche, se tendit. Une contraction infime qui ne déplaça sa tête que d'une fraction de pouce, mais orienta son oreille, déjà à l'affût, avec une acuité redoublée. Il ne sursauta pas, ne tourna pas brusquement. Il s'ajusta, tel un compas trouvant son nord. Il m'avait entendu. Reconnu.

Ses bras, noués sur ses genoux, se desserrèrent à peine. Les doigts de sa main droite s'ouvrirent, effleurant le tissu mouillé de sa cape. Un souffle se glissa entre son dos et l'écorce, une séparation infime, un murmure de laine contre le bois. Le silence absolu de la clairière se brisa enfin. Sa voix, un rocailleux murmure, porta juste assez loin :

« Il est venu. »

# Chapitre 2

## La Confrérie du Chêne Vert

Mes bottes de cuir, mille fois usées par les chemins secrets de cette forêt, s'ancraient dans la terre grasse du cœur de Sherwood. Sous mes semelles, le mélange d'orties naissantes et de feuilles mortes de l'an passé, encore gorgées de la rosée matinale, craquait parfois sous un poids, tandis qu'en d'autres lieux la mousse épaisse cédait avec un soupir doux, exhalant une odeur âcre de terre fraîche et de sous-bois. Devant moi, immobile et formidable, la souche massive du Vieux Chêne Creux s'imposait. Son bois séculaire, noirci par les pluies et le temps, crevassé comme un roc ancien, portait des taches de lichens gris-vert et des plages vibrantes de mousse. Quatre hommes pourraient s'y asseoir sans se toucher, sa hauteur m'atteignait au-delà de la ceinture, frôlant l'épaule de Petit Jean. Elle seule ancre ce sanctuaire.

Je me tenais, le corps légèrement penché, à peine une coudée de cette sentinelle de bois. Mes paumes larges étaient posées à plat sur sa surface supérieure, là où la rugosité et les crevasses s'offraient à mes doigts. Une pression légère suffisait, juste assez pour sentir la froideur du bois sous mes paumes, une connexion silencieuse au cœur même de notre refuge. À dix pas vers ma droite, le fût lisse et gris argenté d'un jeune hêtre, large d'un demi-mètre, se dressait, discret. Mais mon regard cherchait la confrérie. Cinq hommes se découpaient dans le lacis des troncs, à moins de quinze pas. Le plus proche, Petit Jean, se tenait au sud-est, à quatre pas de la souche. Au moment où nos regards se croisèrent, il ajusta la lourde boucle de sa ceinture de cuir, la faisant glisser plus haut sur ses hanches.

Sa main gauche, à plat sur le cuir, stabilisait l'ensemble tandis que l'ardillon de la boucle en fer – un rectangle robuste de douze centimètres sur huit, noircie par l'usage mais luisante par endroits – trouvait sa prise. Un frottement sec du cuir, suivi d'un

très léger cliquetis métallique, à peine audible, se perdit dans le calme du sous-bois. Dans sa main droite, il tenait son grand bâton de chêne, poli par d'innombrables frottements, l'appuyant négligemment contre la partie supérieure de sa cuisse droite, à mi-hauteur entre genou et bassin. Le tiers supérieur du bois, à une coudée sous sa main, rencontrait son pantalon de lin. L'extrémité inférieure du bâton, lisse et arrondie par les années, reposait fermement sur le sol, formant un angle de quinze degrés avec la verticale de son corps, légèrement incliné vers l'arrière, comme un ami patient.

« La nuit promet un gibier gras, Petit Jean. Tes hommes sont-ils prêts ? » dis-je, sans retirer mes mains de la souche.

Petit Jean, sans bouger d'un pouce son grand bâton, laissa échapper un sourire qui fendit sa barbe rousse. « Toujours, Maître. La faim aiguise les sens mieux que n'importe quel sermon. Will Scarlet a déjà repéré les traces. » Il fit un signe de tête vers l'un des hommes postés plus loin, dont la silhouette se fondait presque dans l'écorce d'un chêne. La confrérie s'agitait à peine, mais chaque œil était déjà tendu vers la tâche à venir, chaque fibre prête à la chasse nocturne, ou au combat. C'était le silence de la vigilance, pas de l'attente passive. Le sang des hommes de Nottingham ne tarderait pas à couler, ou celui d'un cerf. Peu importait la proie, l'estomac ou la vengeance les mènerait.

# Chapitre 3

## L'Échiquier de la Duplicité

Le grincement aigu d'une roue mal graissée découpait désormais le murmure habituel de la forêt. Non pas un chant lointain, mais une plainte lancinante qui se tordait l'air à chaque tour d'essieu, une agonie métallique devenue une invitation. À mes côtés, Petit Jean, aussi immobile qu'un chêne, ses yeux clairs fixés sur la trouée, murmura : « Le voilà, Robin. Celui qui sent la piste. »

Mes yeux, aiguisés par tant de traques, n'avaient déjà plus besoin de ses mots. Le cavalier éclaireur se détachait enfin de la masse indistincte, quinze brasses en avant, silhouette de fer et de cuir. Son allure ? Un trot mesuré, balayant les fourrés d'une tête constamment en mouvement, une vigilance d'ennui. Le heaume conique, simple mais solide, luisait par intermittence sous les rayons qui perçaient la canopée, un œil d'argent au milieu du vert profond. La hampe de sa lance, sombre et polie, reflétait à son tour un éclair fugace, comme une salutation mortelle. Enfin, le liseré rouge sombre de son surcot, un filet bordeaux à l'épaule, ne laissait aucun doute : les gardes du Shérif. C'était un tableau précis, un présage.

Derrière lui, à même distance, cette fois, le butin. Une charrette lourde, traînée par deux bœufs au pas lent et résigné. Sa bâche de chanvre gris-brun, maculée de boue séchée, bombait comme un ventre rond et gonflé. Le grincement s'intensifiait, chaque révolution de roue un soupir d'agonie plus proche. À cela s'ajoutait l'âcre odeur de sueur animale, un parfum de labeur et de peur qui montait du sentier poussiéreux, s'accrochant aux feuilles basses.

« Elle a l'air pleine à craquer, » dit Will l'Écarlate, son arc tendu à moitié, prêt à être bandé. « Lourdement pleine. »

« Plus lourdement elle est, plus lourde sera la rançon, » rétorquai-je, sans quitter la

cible des yeux. « Le jeu commence. »

Quatre de leurs soudards l'entouraient, lourds et sans panache. Le premier, courbé devant le timon, balançait son gourdin noueux pour effleurer les flancs des bœufs, un geste de résignation. Le deuxième, le long de la roue gauche, la main sur la poignée de sa hache, scrutait nos fourrés avec une fausse vigilance, l'ennui pesant dans ses mouvements. De sa hache, le fer sombre trahissait un reflet ponctuel. Son acolyte de droite, la bordure déchirée de sa tunique de laine grossière traînant, crachait à intervalles réguliers dans la poussière, son regard fixé sur l'arrière des bêtes. Le quatrième, derrière la benne, donnait des petits coups de pied dans les cailloux, son carquois de cuir usé ballottant sur son dos, le regard perdu, rêvant sans doute d'une taverne et de vin aigre. Aucun ne semblait pressentir l'échiquier sur lequel il s'apprêtait à être joué.

Immédiatement derrière ce dernier fantassin, à six brasses à peine, se tenait la sentinelle, le vrai gardien. Un homme monté, bien plus imposant que l'éclaireur. Son heaume de fer lourd, visièrre abaissée, masquait son visage, et le soleil s'y brisait en un éclat aveuglant d'arrogance. Sur son sommet, un plumet écarlate, une flamme rouge sang, se balançait avec une fierté ostentatoire au rythme lourd du destrier. Mais c'est l'écu rond, accroché sur le flanc de sa monture, qui me confirma le tout. Un lion rampant, noir sur champ jaune, les griffes tendues, la gueule ouverte. Les armes du Shérif, impeccablement propres, presque provocantes dans cette forêt de poussière. Ce lion, Stendhal, était le grain de sable. Il signait l'enjeu. Et l'homme derrière lui était la première pièce à tomber.

# Chapitre 4

## Le Serment de l'Ombre

### Chapitre 4 : Le Serment de l'Ombre

Un rire clair, cristallin, déchira la quiétude matinale. Mon arc en if, froid sous mes doigts, n'attendait pourtant que le souffle d'un cerf. De mon abri, au creux du chêne millénaire dominant le gué de l'Ours, l'odeur de la terre humide montait, une promesse de verdure après la nuit de pluie. Le soleil, à la dixième heure, perçait déjà la futaie, raccourcissant les ombres. Soixante pas nous séparaient, à peine. Elle chevauchait un alezan fier, sa robe d'écuyère d'un vert profond, presque le mien. Lady Marian de Locksley, son rire portait l'insouciance. Mon cœur, d'ordinaire si maître de lui, fit un bond brutal sous ma chemise de lin.

Le rire s'éteignit. Aussi abruptement qu'une flèche fend l'air, le chant s'arrêta. Son cheval ralentit au pas. La tête de Marian s'inclina, non vers ses compagnons, mais vers l'épaisseur des bois, là où je me tenais, invisible. Le menton se releva d'un souffle, comme si elle humait un secret que seule elle percevait. Puis, sa main droite, gantée de cuir, effleura son chaperon de velours, un geste involontaire, d'une grâce qui me saisit. Son regard s'était perdu dans la verdure, scrutant le vide.

Elle laissa sa main à sa tempe, les doigts fins suspendus, le temps de six battements de mon propre pouls. Les autres, eux, continuaient leur chemin sans même la remarquer. Le grand garde barbu, la lance posée sur l'arçon, frottait machinalement le cuir de sa selle, son regard rivé sur le sentier devant lui.

« On arrive quand, au juste ? » grommela-t-il, un soupir d'impatience s'échappant de ses lèvres. « Mon ventre crie famine, la reine d'Angleterre n'attendrait pas ça pour son

ragoût de lièvre. »

La dame de compagnie, une femme au visage pincé, tenait sa sacoche brodée. Elle ajustait sa broche d'argent, absente à l'instant présent. « Ces chemins sont longs, garde. Mais Madame... nous ne pouvons traîner. Le temps presse. »

Le petit garde, lui, bâillait à s'en décrocher la mâchoire, son casque de fer glissant sur son front. Il jeta un œil morne vers les fourrés, puis vers son camarade, comme si le monde entier lui pesait.

La main de Marian quitta sa tempe, non pour saisir les rênes, mais pour se poser sur le pommeau de sa selle. Son alezan, sans ordre, trottait au pas. Ses yeux balayèrent le sentier, s'arrêtèrent un instant sur une touffe de pervenches bleues, puis glissèrent vers la droite, droit vers mon chêne. Elle ne me voyait pas, mais son regard sonda l'invisible avec une intensité qui me transperça. Puis, il se fixa sur le grand garde barbu.

Et là, sa voix s'éleva, d'une clarté surprenante, sans le moindre écho de son rire passé. « Il me semble... qu'il y a un veilleur dans ces bois. »

Un silence lourd succéda à cette phrase. Le grand garde barbu eut une légère contraction de l'épaule droite, sa tête s'inclina d'un millimètre. Il laissa échapper un son guttural, un mélange de raclement de gorge et d'incrédulité. « Un veilleur ? Un lapin, plutôt. Ou un sanglier pour le souper ! » Il reprit son chemin, le regard toujours fixé sur le sentier, l'esprit au repas à venir. Il n'avait rien compris.

La dame de compagnie s'interrompit, ses doigts suspendus au-dessus de sa broche. Une légère ride plissa son front alors qu'elle fixait le profil de Marian. Puis, avec un soupir presque inaudible, elle secoua la tête. « Madame, les contes de fées sont pour les enfants. Concentrez-vous sur le chemin. » Ses mains reprirent leur tâche, rajustant la broche avec une application forcée, balayant l'idée comme une fantaisie.

Le petit garde, lui, n'eut aucune réaction. Il semblait englouti dans une somnolence que rien ne pouvait troubler. Moi, dans mon chêne, je serrai plus fort mon arc. Elle avait senti ma présence. Non pas vue, mais sentie. Et à cet instant, une connexion muette s'établit entre nous, plus puissante que n'importe quel serment prononcé. C'était là, dans l'ombre et le silence des bois, que mon destin venait de se sceller.

# Chapitre 5

## La Confession Murmurée

**\*\*Chapitre 5 : La Confession Murmurée\*\***

Le chanoine Hubert, le dos voûté, se tenait devant le chêne foudroyé. Ses pieds, en sandales usées, s'enfonçaient dans le sol spongieux de la clairière oubliée, lieu secret où l'air, même en été, demeurait frais, lourd de l'odeur âcre des feuilles mortes et de l'humus profond, mêlée à la senteur résineuse des pins. Un petit ruisseau serpentait discrètement non loin, son clapotis seul osant défier le silence solennel. Je le fixais, les yeux tendus. Ses mains étaient plaquées contre le bois rugueux et humide du vieux chêne, les doigts écartés, les paumes à plat, cherchant à s'y agripper.

Un râle étouffé, guttural et bas, monta de sa gorge. Il portait l'odeur du jeûne et de la peur. Ce n'était pas un murmure sec, mais un frottement de pierre sur pierre, l'amorce à peine audible d'un : « Père... » Ses jointures blanchirent, les doigts s'agrippant au bois dans une pression notable, comme s'il tentait de s'y ancrer pour ne pas s'effondrer. Ses épaules tremblaient par des secousses vers l'avant, des petits hochements convulsifs.

Ce "Père..." ne s'adressait point au vide, mais à Frère Tuck, assis à deux pas et demi sur le rocher moussu. Tuck, d'ordinaire si jovial, offrait son silence, réceptacle grave de la pénitence. Ses mains, larges, jointes sur son ventre proéminent, caressaient un petit crucifix de bois poli. Son regard, légèrement au-dessus de la tête du chanoine, suivait une tache de lumière dansante sur les feuilles des arbres. Il demeurait immobile dans le tumulte de la confession.

Point de silence de repos après ce premier mot, mais une brève apnée, le silence d'une

lutte intérieure. Le flot chuchoté reprit ensuite, plus rocailleux, plus âpre. Une goutte de sueur naquit sur son front, au-dessus du sourcil droit. Elle traça une voie sinueuse le long de l'arcade, contourna le renflement de l'os, puis fit une légère inflexion vers la tempe, avant de s'accélérer et de disparaître dans les premiers poils de sa barbe naissante, au-dessus de son lobe d'oreille.

Les mots tombèrent alors, l'un après l'autre, des pierres lourdes jetées au fond d'un puits :

« J'ai... j'ai trahi. »

Une légère tension apparut entre ses sourcils, un sillon fin.

« J'ai vendu... »

Le sillon s'approfondit, créant deux lignes verticales bien distinctes au-dessus de l'arête de son nez.

« ...l'argent. »

Après « l'argent », un soupir à peine audible s'échappa. Sa poitrine s'affaissa légèrement, ses lèvres se séparèrent très peu, relâchant un mince filet d'air vicié. Ses épaules, déjà courbées, plièrent un peu plus sous le poids invisible de ses paroles. Le pouce de Frère Tuck continua son lent frottement sur le bois poli du crucifix. Sa respiration, profonde et régulière, amplifia imperceptiblement le mouvement de son ventre sur l'inspiration, comme s'il prenait sur lui une part du fardeau.

Le chanoine reprit, avec une résignation douloureuse :

« Le duc... la charte... »

Les rides sur son front s'étaient creusées d'avantage, un masque de honte et d'effort mental figé. Je n'avais pas bougé d'un pouce. Mon corps, ancré au sol, ne déplaça pas un brin d'herbe. Mes yeux seuls, fixés sur son visage, continuaient de vivre, absorbant chaque détail de sa peine.

# Chapitre 6

## Le Serpent dans le Jardin Royal

### Chapitre 6 : Le Serpent dans le Jardin Royal

Une feuille de jeune chêne, tombée avant l'heure, gisait là, à même le sol gravillonné, non loin de la pointe de ma botte. Je l'effleurai du bout du doigt. D'un vert si sombre qu'il tirait parfois sur l'encre, elle se piquait déjà de touches ocre-jaunes, annonciatrices de l'automne à venir. Ses cinq lobes se terminaient en pointes acérées, comme les crocs d'un jeune loup, et la nervure centrale saillait, tel un cordon tendu. Un réseau délicat de veines plus fines s'y ramifiait, tel le dessin d'une main vieillissante. La surface était lisse par endroits, rugueuse ailleurs, là où le temps commençait son ouvrage. À son flanc, une unique perle de rosée, ronde et claire comme une larme pure, tremblait encore, prête à dévaler la pente du limbe. Fraîche, cette feuille, vivifiante comme l'air d'un matin.

Mes doigts, ayant pressé la perle cristalline, ne se retirèrent point brusquement. Ils glissèrent lentement, avec le regret d'une douce caresse, laissant la feuille intacte. Ma tête se releva, non d'un coup sec, mais d'un mouvement mesuré, et mon œil balaya l'étendue. Il ne s'attarda pas sur les parterres fleuris ou les fioritures royales. Non, ce fut la masse imposante d'un chêne, un géant, une sentinelle verte défiant le temps, qui happa mon regard. Trente pas me séparaient de ce colosse. Pour mieux l'embrasser, mon pied droit, d'abord, se décala d'à peine une demi-longueur de botte, son talon quittant le sol, sa pointe glissant. Il se reposa avec un \*crissement sec et fin\*, comme des coquilles brisées. Le pied gauche suivit, pour rétablir l'équilibre, produisant le même \*chuchotis\* de graviers frottés.

La matière du géant était le bois, certes, mais un bois qui avait traversé les siècles.

Son tronc, large comme trois hommes, était tordu, noueux, d'un brun profond, noirci par endroits. L'écorce, sous le soleil matinal perçant les ramures, présentait une rugosité extrême, crevassée, fendue en mille sillons profonds, tel un visage de vieil homme sage. Mousses d'un vert pâle et lichens grisâtres tapissaient ces failles, offrant l'aspect d'une peau ancienne et résistante. Quelques excroissances témoignaient des batailles contre le vent et le temps. Ici, le soleil polissait l'écorce jusqu'à la faire luire ; là, une ombre dense et fraîche invitait au mystère.

Pourtant, mon œil, ayant quitté la cime du chêne, ne s'attarda pas sur sa puissance. Il fut attiré sans hésitation par son exact contraire : une statue de marbre blanc, d'une blancheur aveuglante sous le soleil. Elle se dressait à cinquante pas, au-delà d'une allée latérale. Une nymphe drapée, son visage sans expression, une perfection glaciale. Non pour son sujet, mais pour sa couleur éclatante et sa forme artificielle, taillée par la main de l'homme. La lumière frappait le marbre de plein fouet, le faisant luire d'une intensité presque douloureuse, révélant une texture incroyablement lisse et froide. L'ordre imposé. La froide perfection de ceux qui règnent.

« Quelle vanité ! » murmurai-je à cet artifice stérile, dont la blancheur tranchait avec la vie. Mon regard ne s'attarda pas sur cette silhouette immaculée. Il plongea, sans détour, vers le piédestal, puis vers le sol, là où le monde de l'homme rencontrait la terre. Et là, un détail infime, qu'un courtisan n'aurait jamais vu, s'imposa à ma vue. Au pied du piédestal, là où le marbre éblouissant rencontrait la dalle de pierre grise, une minuscule pousse d'herbe avait trouvé le moyen de percer.

Ce n'était pas un brin écrasé, mais une jeune pousse, d'un vert vif et presque translucide, à peine plus haute que mon ongle, sa tête portant encore la courbure de l'effort. Elle s'était frayé un chemin à travers une faille infime du mortier, une fissure à peine perceptible, mais suffisante. Ses deux petites feuilles, encore serrées, étaient d'une texture étonnamment soyeuse. À leur pointe, une perle de rosée minuscule, plus petite encore que celle de la feuille de chêne, mais tout aussi brillante, tout aussi ronde. Sa tige était si fine qu'elle semblait prête à rompre, et pourtant elle se tenait

droite, défiant la pierre et l'ordre imposé. C'était la vie, humble et tenace, qui s'accrochait au pied de la gloire stérile.

Pour l'examiner de plus près, j'avançai. Mon pied droit glissa d'abord, soulevant à peine un \*chuchotis sec\* des graviers, puis mon pied gauche rejoignit son pas, avec le même soin. Trois pas lents, mesurés. Mes genoux se fléchirent avec lenteur, sans hâte, et je m'abaissai, mon dos restant droit, mon regard rivé sur la pousse. Ma tête s'inclina légèrement, à hauteur de la minuscule verdure. Une fois plus proche, je tendis un doigt ganté de cuir fin. Je sentis la délicatesse inouïe de la tige, à peine plus épaisse qu'un fil de soie, la souplesse presque veloutée de ses deux minuscules feuilles. J'effleurai la perle de rosée, et perçus la fraîcheur d'une humidité pure, la sève même de la terre. Fragile, mais pleine d'une force silencieuse.

Mon œil quitta la pousse et se porta immédiatement sur le point précis où elle prenait racine. Non pas le marbre lisse du socle, ni la surface unie de la dalle, mais la faille elle-même. La fissure sombre et irrégulière entre les deux dalles de pierre grise, là où le mortier avait cédé. À peine plus large qu'un cheveu, mais suffisante. C'était le lieu de la friction, l'endroit où le monde ordonné de la pierre avait craqué, et où la vie s'était engouffrée. Un détail qui dérangeait l'orgueil de l'artisan et de ceux qui pensent tout maîtriser. Pour moi, la plus belle des victoires. « Voilà le serpent », pensai-je, « celui qui perce l'armure du roi. »

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Chronique des Bois d'Ombre"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)